

# Festival international de films et de vidéos de femmes Montréal

## Une star peut-elle être féministe?

Normand Chabot

Volume 9, numéro 1, septembre–novembre 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/34252ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chabot, N. (1989). Festival international de films et de vidéos de femmes  
Montréal : une star peut-elle être féministe? *Ciné-Bulles*, 9(1), 34–36.

## Une star peut-elle être féministe ?

par Normand Chabot

**L**e film d'Ulrike Ottinger *Johanna d'Arc of Mongolia* (Allemagne) fut choisi pour ouvrir le cinquième Festival international de films et de vidéos de femmes Montréal qui se déroulait du 7 au 15 juin 1989. Voilà un film d'ouverture ! Tellement qu'on se demande si la « fille des vues » n'y est pas pour quelque chose ?

Ulrike Ottinger s'en retourne avec le prix du public (long métrage). Elle le méritait, ne serait-ce que pour le passage du huis-clos aux espaces infinis de la Mongolie. C'est Deleuze qui serait content de voir ce film ! N'est-il pas question de moyens de transport, de correspondances, du train au chantre mongol en passant par le cheval ?

Et la bouffe dans *Johanna d'Arc of Mongolia* ? Quelle boulimie ! Les rituels de présentation changent de l'Orient à l'Occident mais le sens reste ancré au plus profond de l'estomac combien trop humain. La chair est faible. Un peu de graisse de mouton, ou peut-être préféreriez-vous le cygne farci, du caviar, les abats de l'animal sacrifié, crus bien entendu ? Pour s'initier à la mondanité ou au chamanisme, il faut passer par la table.

Attention Ottinger ! Avec ton plan en temps réel du sacrifice, tu pourrais attirer les commentaires suivants : « As-tu vu les sauvages, ils tuent l'animal lorsqu'il est encore en vie ! » ou « Ah, si c'est spécial la cuisine mongole ! » Bien entendu, ce film est dépaysant, mais il ne faut pas tomber dans le voyeurisme touristique. Que d'exotisme ! Que d'exotisme ! Et si nos voyageurs québécois se ramassaient en Mongolie ? La *tourista* en moins... Être conscient comme la princesse citadine à la fin du film : savoir illusoire pour nous la liberté des yourtes. Cette fin n'est prévisible que pour ceux qui en ont déjà rêvée. Et les yuppies, jadis hippies, s'exclameront : « On vous l'avait dit que cela ne marcherait pas ». Un faux *happy ending* pour les romantiques.



Delphine Seyrig dans *Johanna d'Arc of Mongolia*





Inès Sascre et Xu Re Huar dans *Johanna d'Arc of Mongolia*

Les femmes aussi peuvent être drôles ! Non, je ne parle pas de Dominique Michel. Les Kalinka Sisters, ce quatuor est d'une absurdité exquise. Il y a également la bêtise incarnée en Frau Müller-Vohwinkel : une caricature comme seul Fellini semblait pouvoir en faire. Un carnaval où les jeux sont renversés, l'officier russe, le puissant ténor juif, enfin, les gros bonnets sont écartés de la quête. Une simple jeune femme sera la protégée de la princesse mongole. Ottinger brise les codes et c'est bien ainsi. Trop longue fut la domination masculine dans ce genre de film ; le calice appartient-il encore aux hommes ?

### La partie pour le tout

Heureux hasard de voir tous les grands thèmes du jeune festival compris dans cette oeuvre d'Ottinger. Non, le hasard n'existe pas au cinéma.

D'abord, la princesse de la voix, Mme Delphine Seyrig séduira les festivaliers et les festivalières par sa présence, telle Lady Windermere, le personnage qu'elle incarne dans le film d'ouverture. Un hommage à la Mongolie par Windermere-Serig, suivra un hommage à l'actrice par les organisatrices du festival.

Mais que veulent ces femmes ? Pour commencer : le multiculturalisme. *Of course*, les cinéastes venues des quatre coins de la planète nous confirment cet objectif du festival. De plus, le film d'ouverture est là pour nous le démontrer avec ses personnages colorés. Quoi d'autres ? Montrer du cinéma féminin (pas toujours féministe) et séduire..., affirmer que le documentaire n'est pas mort et que la vidéo est bien vivante, parler technique et participer à l'atelier de Karen Alexander sur le cinéma

des femmes noires en Angleterre, dire « Bravo ! » à Anne Claire Poirier, « Adieu » à Lyn Blumenthal et « Continue ! » à Mona Hatoum, réfléchir à la question posée par la porte-parole du festival Luce Guilbeault : « Une star peut-elle être féministe ? » La Frau Müller-Vohwinkel [Irm Hermann] du film d'Ottinger, se méprenant sur les mots star et tsar. Intéressant, non ?

Les analogies entre *Johanna d'Arc of Mongolia* et le festival ne s'arrêtent pas là. Pourquoi taire la délicieuse similitude des mondanités de Mickey Katz (le toujours-surprenant Peter Kern) et celles des gens parcourant les premières du festival ? On sait plaire par les caprices des papilles. Noblesse oblige ! Mais l'humanisme et la simplicité ne cèdent pas si facilement devant la facticité de nos contemporains. Ces qualités se retrouvent chez le comité du festival initiant les femmes cinéastes à prendre possession de tous leurs moyens ; tout comme l'a fait la princesse mongole avec Johanna d'Arc dans le film.

Le Festival international de films et de vidéos de femmes de Montréal se veut un lieu d'échanges pour créer de nouveaux liens et solidifier les anciens. L'équipe nous envoie donc son armée de Jeanne d'Arc triomphantes, malgré ce que peuvent en dire leurs bourreaux. Il est grand le mystère de la foi...

### Letters Home

*Letters Home* de Chantal Akerman fut présenté dans le cadre de l'hommage rendu à Delphine Seyrig. Un autre huis-clos mis en vidéo, adapté d'une pièce de Rosa Leiman Goldenberg, tirée de la correspondance entre une fille et sa mère.

### LE PALMARÈS 1989

#### PRIX DU PUBLIC

Long métrage :

*Johanna d'Arc of Mongolia*  
d'Ulrike Ottinger  
(Allemagne - 1989)

Court métrage :

*Crows*  
de Ayelet Menahemi  
(Israël - 1987)

Vidéo :

*Rape stories*  
de Margie Strosser  
(États-Unis - 1989)

PRIX DU JURY  
DU DOCUMENTAIRE  
(ex æquo)

*Le Siècle prochain nous appartiendra*  
de Claudia Von Alemann  
(Allemagne de l'Ouest - 1987-1988)

*Hell to pay*  
de Alexandra Anderson  
et Anne Cottringer  
(Royaume-Uni - 1988)



Xu Re Huar, la princesse mongole de *Johanna d'Arc of Mongolia*



1. Il faudrait peut-être ici parler de spontanéité dirigée. La mère de Sylvia Plath, à titre d'exécuteur testamentaire, aurait, selon certains exégètes, écarté des lettres qui donnaient une image moins reluisante de la relation mère-fille. D'autre part, il est reconnu que dans ses textes publiés, Sylvia Plath était maître de l'art caméléonesque de s'adapter aux attentes des lecteurs en modifiant son style selon le type de magazine ou le contexte de publication. On peut penser qu'elle adoptait la même attitude dans sa correspondance avec sa mère : elle écrivait ce qui, croyait-elle, allait lui plaire.

Le journal de Sylvia Plath, édité par son mari l'écrivain Ted Hughes (qui n'a pas le beau rôle dans *Letters Home* et dont la seconde femme s'est également suicidée !!!) donne une vision très différente de la relation entre Sylvia et sa mère. On s'éloigne ici des certitudes, à chacun d'interpréter et de choisir la version qui lui convient.

Sylvia Plath ( Coralie Seyrig ), poétesse américaine fort ambitieuse, est au prise avec les éternelles angoisses de l'écriture : l'inspiration, l'argent, la famille, etc. Sa mère, Aurélia ( Delphine Seyrig ), et elle s'envoient des lettres pleines de spontanéité<sup>1</sup>, de tendresse mais aussi de détresse. Sylvia mettra fin à ses jours à l'âge de trente ans.

J'ai rarement vu une relation aussi forte entre une mère et sa fille; les deux actrices et la mise en scène la rendent à merveille. Utilisant le minimum d'accessoires, les deux femmes défilent le texte devant nous, ébahis par les lettres restées intactes afin de garder toute leur richesse. Rien d'ennuyant, nous sommes accrochés à leurs lèvres. Coralie est magistrale, son jeu traduit, théâtralement parlant, les phases maniaco-dépressives de Sylvia.

Touchant !

### Séduction disent-elles

Cet atelier du Cinémama n'en était pas un. De mon temps, on enlevait toute barrière pendant les ateliers. On pouvait dire n'importe quoi et se contredire après quelques minutes ; on avait rien à prouver, donc rien à perdre.

Là, c'était tout autre chose. Bien entendu, on a discuté fort, puis moins fort. Jamais une des panelistes ne s'est dévoilée. Compréhensible, bien sûr. Seyrig a avoué sa « phobie » des gros plans mais n'a pas voulu répondre à la question : « Comment vous percevez-vous à l'écran ? ». Je pourrais ajouter : « ...lorsque vous êtes filmée par un homme, par une femme ? » La différence ne réside pas seu-

lement dans le scénario. Il y a le travail de la séduction justement, du voyeurisme, etc.

Belle surprise que d'entendre parler Anne Claire Poirier : brillante ! Et la ravissante Geneviève Rioux qui n'avait guère de place à côté de Mmes Guilbeault et Seyrig. Elle s'insurgeait contre les rôles que lui accordaient les cinéastes : ingénue, innocente petite fille, etc. Ce n'est pas là l'image de la femme qu'elle voudrait véhiculer. Je sentais qu'elle était pour sortir le zen, elle l'a fait tout en douceur. La proxémique a parlé en Jacques Leduc : le seul homme à la bière en fût du panel : « Je choisis mes actrices pour leur intelligence, non parce qu'elles sont des ' canons de beauté '. ». La simplicité quoi ! Et l'ironie d'Ottinger... Le tout mené par Héléne Pedneault ; on a reconnu son talent.

L'idée générale : la séduction est un jeu de pouvoir. Est-ce bien votre avis ? Faut-il l'éviter pour autant ? Je crois plutôt que la prémisse de la séduction réside dans l'innocence, je dirai même dans l'ignorance. On est rarement séduit dans la répétition. La séduction, c'est le vide sur lequel nos yeux s'élancent, c'est le vertige du cœur. Cela ne veut pas dire que nous ne serons pas séduits par une personne que l'on côtoie tous les jours. Une personne rencontrée par hasard peut vous séduire comme un cinéaste que vous connaissez depuis longtemps va le faire en vous surprenant. La séduction exige un minimum de curiosité, suscitée par un fait nouveau ou par un comportement inhabituel. La séduction n'a rien à voir avec la beauté, pire, on peut être séduit par la laideur, le factice et pourquoi pas par une actrice ! Parce que le séducteur peut être séduit par son propre jeu. « Je suis tombé amoureux de ce rôle ! ». ■